

La joie de créer

LYNCH, David et Kristine MCKENNA. *L'Espace du rêve*, Paris, Le Livre de poche, 2018, 859 p.

Jean-Philippe Gravel

Volume 38, Number 2, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2020). Review of [La joie de créer / LYNCH, David et Kristine MCKENNA. *L'Espace du rêve*, Paris, Le Livre de poche, 2018, 859 p.] *Ciné-Bulles*, 38(2), 56–56.



LYNCH, David et Kristine MCKENNA. *L'Espace du rêve*, Paris, Le Livre de poche, 2018, 859 p.

La joie de créer

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ses films ont gravé dans nos subconscients des images plus cauchemardesques les unes que les autres. Son **Mulholland Drive** a consommé une de mes ruptures amoureuses sous prétexte que, pendant que j'arguais que le film était l'un des plus grands chocs esthétiques que j'aie vus de mémoire récente, ma partenaire l'accusait d'avoir été fabriqué pour la rendre folle. Un soir, les mystères d'**Eraserhead** se révélèrent comme si nous faisons l'expérience d'une émotion nouvelle à laquelle aucun mot ne correspondait. Quand nous le revîmes, le film, sans avoir changé d'un plan, substitua un fou rire irrésistible à notre sidération d'origine, impatientant les autres spectateurs. Avec **Blue Velvet**, tous nos frissons d'adolescents naïfs et attirés par le mal se revécurent sur la banquette arrière d'une Chevrolet cabossée fendante la nuit, où nous étions prisonniers de ce fou de Frank Booth (Dennis Hopper). **Wild at Heart** et **Twin Peaks – Fire Walk with Me** étaient des expériences si tonitruantes et malsaines que nous courûmes sous la douche pour nous en purifier, en vain; **Lost Highway** nous présenta, au cours d'une soirée, cet

homme au visage blanc qui prétendait se trouver chez nous, à cette heure même: «Vérifiez! Téléphonnez-vous, vous verrez» et il y était. **Inland Empire** nous ennuya d'abord, puis nous parut le plus convaincant exemple d'un fascinant récit à structure rhizomique qui aurait fait la fierté du Gilles Deleuze de *Mille Plateaux*. Et pourtant, il faut pouvoir se représenter David Lynch en créateur heureux.

Voilà ce qui ressort de cet *Espace du rêve*, dont la structure procède d'une excellente idée: se composer comme deux biographies en une, par chapitres intercalés: Kristine McKenna se chargeant des chapitres biographiques classiques, pour laisser David Lynch les commenter ensuite. Comme pour marquer l'écart qui sépare ce dernier de la «normalité» et comparer ce à quoi correspond l'histoire d'une vie selon les canons classiques de la biographie, et comment s'en éloigne la sensibilité de Lynch. On se dit souvent que, eusse-t-elle été confiée à David Lynch seul, cette autobiographie ne tiendrait pas debout. C'est que Lynch est porté aux plus étranges digressions et obéit à un ordre de priorités bien particulier, fidèle en cela à cet «espace du rêve» où, c'est connu, les affects les plus intenses se transposent énigmatiquement sur les détails les plus anecdotiques. Lors d'une réception peu après la sortie de **Blue Velvet**, Anjelica Huston présente son paternel, John Huston, à Lynch. Mais l'attention de celui-ci dévie en direction d'Elizabeth Taylor, avec qui il échange quelques longs baisers langoureux. Fin de l'anecdote. Un autre jour, David Lynch se rend à Prague, ou à Bucarest (je ne sais plus), pour une rencontre décisive. Arrivé à l'hôtel, il se pâme sur la robinetterie pendant deux pages. Fin de l'anecdote. Ce style digressif a de quoi exaspérer toute personne rationnelle et cartésienne. Les entrevues avec David Lynch, c'est connu, sont particulièrement évasives et ennuyeuses, puisqu'il s'esquive à toute interprétation ou intellectualisation de son travail, et se perd dans des détails et des généralités inspirées par la mé-

ditation transcendante, dont il est un pratiquant et prosélyte aussi acharné qu'il est un fumeur de cigarettes et un buveur de café. Il aime mieux se laisser aller à sa fascination pour la matière et la texture, et les innombrables moments «Eureka» qui jalonnent sa vie créative: une image m'est venue, c'est le destin et le karma qui l'ont voulu, j'ai su que c'était la voie à suivre. Et c'est tout. La confiance de cet homme en son instinct et son destin est proprement sidérante. Rappelons-nous que les origines créatrices de David Lynch ne sont pas la littérature ni la cinéphilie, mais les arts plastiques, spécialement la peinture, ainsi que l'artisanat et la musique. C'est un bricoleur qui préfère repeindre son garage plutôt que lire un livre et un pionnier inné de ce que l'on appelle aujourd'hui les arts interdisciplinaires. S'il s'ennuie, il fabrique un meuble, un cabanon, un «kit de poulet» ou une histoire. Lynch travailleur manuel n'hésite jamais à mettre la main à la pâte et à cultiver son jardin. Le mot d'ordre en toute chose étant, comme sur un plateau: «Action!»

Tout le monde l'aime. Ses tournages sont comme des fêtes ou des camps de vacances. Les pires horreurs y sont parfois tournées dans une ambiance quasi exempte de tourments et de conflits. David Lynch ne dit que du bien de tout le monde et tout le monde ne dit que du bien de lui, sans complaisance aucune. La prise s'achève et il s'exclame: «Super! Fantastique!», et la confiance règne partout. Lynch est le contre-exemple hallucinant du génie tourmenté. Il semble avoir réalisé l'impossible: vivre une vie créative heureuse et intègre, et laisser aux cauchemars le pouvoir d'envahir son art et son art seul. Cet *Espace du rêve*, fort bien délimité, parvient à transformer la boue de l'apparente insignifiance de son discours en mystérieuses pépites de sagesse. Les preuves sont là. Voilà un grand homme. ☞